

OCTAVE MIRBEAU ET L'ÉCOLE :

de la chronique au roman

Pour le libertaire Octave Mirbeau, l'école a toujours occupé une place de choix dans l'ordre de ses préoccupations. D'abord, parce qu'il a gardé de son passage chez les jésuites de Vannes — “*un véritable enfer*”, écrivait-il alors à son ami Alfred Bansaard à l'âge de quatorze ans¹ — un souvenir traumatisant aux conséquences ineffaçables qui ne cesseront plus d'alimenter sa colère, sa haine et sa révolte : ainsi prétendra-t-il, en 1901, n'avoir “*jamais tant souffert qu'au collège de Vannes*”, où on l'a, selon lui, “*élevé dans le plus parfait abrutissement*” et “*dans la superstition la plus lamentable et la plus grossière*” ; et, en 1902, avoir “*conservé très longtemps*”, d'une “*éducation qui ne repose que sur le mensonge et sur la peur, toutes les terreurs de la morale catholique*”. Ensuite, parce qu'il a toujours été convaincu de l'importance décisive de l'enjeu scolaire : dans la société qu'il souhaite amender, à défaut du grand chambardement dont il rêve : “*on ne peut rien espérer de durable si on ne met pas une énergie énorme à révolutionner l'enseignement*”, pour la bonne raison que c'est avec les enfants d'aujourd'hui que l'on façonnera les citoyens lucides de demain, qu'il appelle de ses vœux, ou que, au contraire, hélas ! on continuera de fabriquer de “*croupissantes larves*” : “*La base de tout, dans un État, c'est l'instruction de l'enfant*”².

Il n'est donc pas étonnant qu'il soit revenu souventes fois sur les problèmes de l'école, sur la pédagogie à mettre en œuvre et, en attendant l'indispensable révolution culturelle et scolaire, sur la misère des “*pauvres potaches*”³ victimes d'un enseignement compressif et mortifère. Il a consacré à ce sujet un bon nombre de chroniques journalistiques, les unes signées de son nom, les autres parues sous pseudonyme au début de sa carrière. Et il l'a traité également sous forme de fictions, dans plusieurs de ses contes et dans trois romans : pour l'essentiel dans *Sébastien Roch* (1890) et accessoirement dans *L'Abbé Jules* (1888) et *Dans le ciel* (1892-1893). Pourquoi Mirbeau condamne-t-il sans appel l'école de son temps, y compris sous la Troisième République ? Par quoi envisage-t-il de la remplacer et comment aimerait-il “*révolutionner l'enseignement*” ? Comment s'y prend-il pour amener ses lecteurs à faire leurs propres conclusions dans un roman d'apparence autobiographique comme *Sébastien Roch* ?

UNE FABRIQUE DE LARVES

Pour Mirbeau, dans la société bourgeoise qui le révulse, la famille, l'école et l'Église romaine, qui constituent “*la sainte trinité*”, ont pour fonction unique de décerveler les enfants, d'écraser leur individualité et d'étouffer leurs insondables potentialités pour faire d'eux des larves humaines, qui seront, d'une part, les “*électeurs soumis*” dont les Cartouche de la République ont besoin, et, d'autre part, les “*fervents du mensonge religieux*” que les Loyola ensoutanés vont pouvoir tondre à loisir⁷. Car pour lui, l'anticléricalisme affiché par certains républicains n'est qu'une

1 *Lettres à Alfred Bansaard des Bois*, Éditions du Limon, Montpellier, 1989, p. 35.

2 “*Pétrisseurs d'âmes*”, *Le Journal*, 16 février 1901 (texte recueilli dans *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, p. 159). Le 22 août 1898, il écrivait dans un article de *L'Aurore*, “*Souvenirs !*” : “*Au souvenir des années affreuses que je passai dans ce grand collège de Vannes, j'éprouve une haine que le temps ravive au lieu de l'éteindre*” (*ibid.*, p. 157).

3 Réponse à une enquête sur l'éducation, *Revue blanche*, 1^{er} juin 1902 (*Combats pour l'enfant*, p. 165).

4 Interview de Mirbeau par René de Chavagnes, *Gil Blas*, 16 octobre 1905 (*Combats pour l'enfant*, p. 219). Dès 1879, Tout-Paris affirmait : ... “*je dirais franchement que tout est à réformer dans l'éducation publique*” (“*La Rentrée des classes*”, *Le Gaulois*, 7 octobre 1879).

5 *Ibidem*, p. 220.

6 C'est le titre d'une “*Journée parisienne*” signée du pseudonyme collectif de Tout-Paris et parue dans *Le Gaulois* du 4 octobre 1880. Un des *Petits poèmes parisiens* de 1882, signés Gardéniac, sera également intitulé “*Potaches*” (éd. À l'écart, Alluyes, 1994, p. 88).

7 “*Cartouche et Loyola*”, *Le Journal*, 9 septembre 1894 (*Combats pour l'enfant*, p. 142).

hypocrite grimace, à des fins purement électoralistes⁸, et la laïcité de l'école publique n'est le plus souvent qu'une duperie, dans la mesure où on continue d'y donner un enseignement spiritualiste et d'y diffuser une mystificatrice morale de la soumission : en réalité, s'il est vrai que la pseudo-République et l'Église catholique peuvent se trouver en concurrence quand il s'agit de se disputer les mêmes proies, leurs objectifs de prédateurs sont identiques, comme le prouvent la collusion de l'inamovible ministre Georges Leygues avec les cléricaux lors de la révocation de Paul Robin en 1894, ou les persécutions engagées par les ministres successifs de l'Instruction dite "Publique" contre les instituteurs soucieux de défendre la laïcité et de forger des esprits libres⁹. Dans ces conditions, il serait vain d'espérer que l'école, fût-elle publique et officiellement qualifiée de laïque, remplisse la mission émancipatrice que les progressistes de tout poil lui ont fixée. À lire les chroniques, les contes et les romans de Mirbeau, qui traitent le plus souvent des collèves et des lycées, on peut regrouper les critiques qu'il adresse au système scolaire sous quatre rubriques.

Tout d'abord, l'école apparaît comme une prison : *"Il y a quelque chose de plus triste que la porte d'une prison, c'est la porte d'un collège, quand, les vacances finies, elle se referme sur vous, emprisonnant pour une année votre liberté cabriolante de jeune gamin¹⁰"*, écrit Mirbeau-Tout-Paris en 1880. Un an plus tôt, dans une de ses toutes premières contributions au *Gaulois*, il avouait : *"Il m'est resté un vieux fond rageur de ma jeunesse de pensionnaire. Je hais les barreaux de la cage scolaire, les vieilles cours noires aux murs suintants, peuplées d'arbres grêles, les salles froides meublées de petits bureaux de chêne, les rangées de lits blancs qui font penser à un hôpital, tous ces embrigadements de l'enfance"*, qui font *"peser sur des enfants l'ombre opaque d'une prison de ville¹¹"*. Dix ans plus tard, dans *Sébastien Roch*, le collège Saint-François-Xavier de Vannes sera présenté comme une *"grande prison de pierre grise"* et Mirbeau évoquera la morne et carcérale grisaille qui sourd des *"couloirs percés de larges fenêtres, par où des cours rectangulaires, des petits jardins souffrants, des espaces carrés en forme de cloître et de préau, s'apercevaient uniformément enclos de hauts bâtiments qui leur donnaient un jour crayeux, d'une dureté, d'une tristesse infinie¹²"*.

Il n'y a pas que les bâtiments qui rappellent sinistrement les prisons : il y a aussi les géôliers. Les pions, qui, du haut de leur chaire, *"vous regarde[nt] sournoisement derrière une fortification de livres¹³"* ; et les professeurs, dont l'unique fonction semble être de tout interdire de tout ce qui est beau et enrichissant : la poésie, les livres, le style, le rêve (*"Il rêvait ! C'était donc un crime de rêver ? Il cherchait des mots jolis, parés, vivants ? C'était donc défendu ?¹⁴"*), l'amour de l'art et de la nature, toute pensée personnelle (Mirbeau lui-même prétend avoir écopé de *"douze jours de cachot"* pour avoir parlé de *"l'intelligence des bêtes¹⁵"*), et même les mots suspects d'évoquer des choses jugées peu ragoûtantes et contraires à la sainte ignorance (ainsi Sébastien Roch est-il puni pour avoir, au scandale de tous, évoqué *"l'enfant qui sort de ses flancs déchirés¹⁶"*). Ils font régner

8 Dans *Les Affaires sont les affaires* (1903), Isidore Lechat se dit aussi anticlérical ; mais il envoie sa femme et sa fille à la messe...

9 Voir les deux articles intitulés "Propos de l'instituteur", parus dans *L'Humanité* les 17 et 31 juillet 1904 (*Combats pour l'enfant*, pp. 173-183).

10 "Pauvres potaches", *loc. cit.* Le terme de "cabriolante" n'est pas sans annoncer l'instinctive et animale attitude du jeune Sébastien Roch, qui ne pense qu'*"à courir, à jouer"*, à *"se rouler dans l'herbe"* et à *"grimper aux arbres"* (*Œuvre romanesque*, Buchet-Chastel / Société Octave Mirbeau, 2000, t. I, pp. 547-548).

11 "La Rentrée des classes", *Le Gaulois*, 7 octobre 1879. Un peu plus loin le chroniqueur parle aussi des *"prisonniers du thème grec et du vers latin"*. Dans *Les Châtiments*, Victor Hugo employait aussi les mots de *"barreaux"* et de *"cage"* à propos de l'école d'autrefois, dont il avait pâti.

12 *Sébastien Roch*, chapitre II de la première partie (*Œuvre romanesque*, t. I, p. 580). Il est aussi question un peu plus loin *"des longs couloirs blafards"* et *"des petites cours intérieures, baignées d'un sépulcral jour"* (p. 593).

13 "Pauvres potaches", *loc. cit.* Dans *Sébastien Roch* (chap. IV du livre premier), il est question du *"regard inquisiteur du maître d'étude"* dont l'adolescent se protège *"par une pile de livres, un rempart de dictionnaires"* (*op. cit.*, p. 635). Au chapitre V, ce regard sera *"plein d'arrière-pensées, secrètes et louches"* et Sébastien devra *"échafaud[er] des murs de livres"* dans l'espoir d'*"en arrêter le magnétisme"* (*ibid.*, p. 642).

14 *Sébastien Roch*, chapitre VII du livre premier (*op. cit.*, p. 687).

15 "Souvenirs", *loc. cit.* (*Combats pour l'enfant*, p. 155).

16 *Sébastien Roch*, chap. VII du livre premier (*op. cit.*, p. 687).

une discipline de fer, réprimant impitoyablement tout manquement à leur ordre mortifère, confisquant les livres interdits ou les dessins jugés potentiellement dangereux par la sensibilité artiste qu'ils révèlent, multipliant les punitions, humiliant et mettant au ban de la classe ceux qui résistent un tant soit peu au décervelage, bref mettant en œuvre une véritable "persécution" (p. 636).

Deuxième grande critique : ce que Mirbeau-Tout-Paris appelle "*l'orthopédie de l'esprit à laquelle on soumet les natures les plus saines*"¹⁷ — telles que celle de Sébastien Roch, par exemple, qui, avant d'être expédié au collège de Vannes par un père à l'insatiable vanité, "*avait la viridité fringante, la grâce élastique des jeunes arbustes qui ont poussé, pleins de sève, dans les terres fertiles*", et aussi "*la candeur introublée de leur végétale vie*"¹⁸. Comme le constate Georges, l'un des narrateurs de *Dans le ciel*, "*tout être, à peu près bien constitué naît avec des facultés dominantes, des forces individuelles, qui correspondent exactement à un besoin ou à un agrément de la vie*", mais, "*au lieu de veiller à leur développement, dans un sens normal, la famille*" — et après elle, l'école — "*[ont] bien vite fait de les déprimer et de les anéantir*"¹⁹. Aussi est-ce un bilan entièrement négatif qu'il tire de ses "*années de collège*" : "*[...] je puis, d'un mot, caractériser l'effet moral qu'elles eurent sur moi. Elles m'abrutirent. L'éducation que je reçus là fut une aggravation de celle commencée dans ma famille*"²⁰. "*Je sortis du collège, dépourvu de tout, et discipliné à souhait. À force d'être rebuté, j'avais perdu le goût de la recherche et la faculté de l'émotion. Mes étonnements, mes enthousiasmes devant la nature, qui avaient, un moment, soutenu mon intellect à une hauteur convenable, qui m'avaient préservé des bassesses contagieuses, où croupissaient mes sœurs, étaient tombés. Je n'avais plus de désirs, d'inspirations, vers les grandes choses, j'étais mûr pour faire un soldat, un notaire, ou tel fonctionnaire larveux qu'il plairait à mon père que je fusse*"²¹... Même constat d'un désastre sous la plume de Sébastien Roch, qui, dans son journal intime, est suffisamment lucide pour prendre conscience de son aliénation, mais incapable pour autant de s'en libérer : "*[...] une révolte en est née contre tout ce que j'ai appris, et ce que je vois, qui lutte avec les préjugés de mon éducation. Révolte vaine, hélas ! et stérile. Il arrive souvent que les préjugés sont les plus forts et prévalent sur des idées que je sens généreuses, que je sais justes*"²².

Pour parvenir à cet édifiant résultat, les professeurs, anticipant sur le conditionnement par tropismes négatifs imaginé par Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes*, s'emploient à susciter chez leurs élèves l'ennui et le dégoût, afin d'être bien sûrs que rien ne subsistera des potentialités intellectuelles ni de la personnalité de l'enfant.

• Ainsi sont conçus les programmes scolaires, qui accordent la priorité à une langue morte, le latin, et à une littérature du passé que rien ne vient revitaliser, d'où un très vif sentiment d'inutilité, que ressent par exemple Sébastien Roch : "*À l'étude il ne travailla pas, pris de paresse devant ses livres, envahi de dégoût, à la pensée d'avoir à conjuguer des verbes barbares*"²³. "*Une fois ses devoirs bâclés, ses leçons récitées, il ne lui en restait rien, dans la mémoire, qui le fit réfléchir, rien qui l'intéressât, le préoccupât ; rien, par conséquent, ni formes, ni idées, ni règles, qui se cristallisât au fond de son appareil cérébral ; et il ne demandait pas mieux que de les oublier.*"

17 "La Rentrée des classes", *loc. cit.*

18 Sébastien Roch, chap. I, p. 547.

19 *Dans le ciel*, chap. VIII, L'Échoppe, Caen, 1989, p. 57 (roman recueilli dans le volume II de l'*Œuvre romanesque*).

20 *Ibidem*, chap. IX, p. 59.

21 *Ibidem*, p. 61.

22 Sébastien Roch, chap. II du livre second (*op. cit.*, p. 715). Dans une chronique de 1885 intitulée ironiquement "L'Éducation sentimentale", Mirbeau - le Diable écrit : "*Il y a des pions qui vous abrutissent et des professeurs qui vous ennuiant. Pendant huit ans l'esprit du gamin [...] se racornit et se moisit entre des bouquins crasseux et des vers à soie dans une boîte de papier. Sur trente par cellule, dans ces pauvres reclus, il y en a vingt-huit qui passent le temps à regarder les mouches voler ou à se faire entre eux de stupides niches. Les deux autres travaillent peut-être. Moi, je me refuse à appeler cela un travail. On les farcit de niaiseries ; on les bourre d'idées factices. Et savez-vous à quoi cela aboutit ? C'est que, deux ans après la sortie de la 'boîte', les plus forts ont complètement oublié ce semblant d'instruction et, à vingt-six ans, ils ont la tête vide*" (*L'Événement*, 12 avril 1885 ; *Chroniques du Diable*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1995, p. 111)

23 Sébastien Roch, chap. III du livre premier, p. 604.

C'était, dans son cerveau, une suite de heurts paralysants, une cacophonie de mots barbares, un stupide démontage de verbes latins, rebutants, dont l'inutilité l'accablait²⁴. Quant à l'histoire, elle se réduit à une morne et abrutissante propagande : *“On le gorgeait de dates enfuies, de noms morts, de légendes grossières, dont la monotone horreur l'écrasait²⁵.”* Il en résulte le plus souvent une *“indigestion”*, qui participe de la crétinisation programmée.

- Dans le même but, on met en œuvre une pédagogie, si l'on ose dire, qui contribue à décourager les meilleures volontés et qui, reposant sur la mémoire et les automatismes, exclut l'intelligence, l'esprit critique, toute pensée personnelle et toute expression originale, comme le déplore par exemple Mirbeau-Montrevêche en 1884 : *“Plus de méthode, des procédés ; plus d'intelligence, de la mémoire. Manuel pour apprendre à faire une version latine prudente et circonspecte, voici. Manuel pour la confection d'un devoir de français sans idées personnelles, voilà. Memento d'histoire universelle en 200 pages, vlan !²⁶”*

- Pour couronner le tout, il ne reste plus qu'à proposer comme objectif, non pas la culture, non pas des *“idées générales”*, encore moins l'épanouissement personnel, mais le baccalauréat, efficace *“moyen de contrôler les esprits”*. Certes, concède avec humour Mirbeau-Montrevêche, *“le baccalauréat n'a jamais créé de toutes pièces un imbécile, mais il est merveilleux comme il en a développé et amené à une parfaite maturité”*... Pourquoi ? Parce qu'il surgit juste au moment *“où l'esprit de l'enfant commence à se développer et à s'ouvrir des avenues sur toutes choses²⁷”*. Quoi que l'on fasse, un examen de ce type sera *“toujours une prime pour la médiocrité des idées, un obstacle pour l'originalité d'esprit, une tentation pour les moyens vulgaires²⁸”*. Cette prime à la médiocrité est illustrée, dans Sébastien Roch, par les résultats scolaires du besogneux *“Le Toulic, qui est toujours le premier”*, nonobstant son *“intelligence lente²⁹”*, alors que les potentialités artistes de Sébastien sont superbement ignorées.

Troisième grave danger de l'éducation du temps : elle est compressive pour la vie affective et sexuelle de l'enfant et de l'adolescent, d'où un inassouvissement préjudiciable à l'épanouissement de l'adulte — et qui est, de surcroît, à l'origine des perversions sexuelles, comme le déplore l'abbé Jules³⁰. *“S'il n'y avait que Virgile et les vers à soie pour abrutir les potaches, il n'y aurait peut-être que demi-mal. Mais il y a autre chose. Il y a l'horrible et inhumaine compression de l'être humain à la plus belle période de son développement et de son efflorescence. [...] Vers l'âge de quatorze ans, l'homme s'éveille dans l'enfant. Il lui faudrait le grand air, la culbute dans les champs, en plein soleil. Cela créerait un 'déversoir' à ce trop-plein de vie qui se manifeste en lui. [...] Au lieu de cela, les rêves se développent en liberté entre quatre murs noircis d'encre pendant que le professeur lit Xénophon d'une voix somnolente à ses auditeurs somnolents ; ils se donnent carrière à l'étude, en récréation, au dortoir nu et maussade. [...] Et à dix-huit ans on rend à sa famille, au lieu du bon et beau gaillard qu'elle espérait, un ours timide et un ours vicieux, aussi mal léché que possible³¹.”* On sait comment, dans Sébastien Roch, le père de Kern parviendra à séduire l'adolescent candide et ignorant, précisément âgé de quatorze ans, en mettant à profit ses *“rêves”* imprécis et généreux, et en l'énervant par un *“continuel fracas d'images enfiévrées³²”*. La vie sexuelle de Sébastien en sera à jamais dévoyée.

24 *Ibid.*, p. 606.

25 *Ibidem.*

26 “Baccalauréats”, *L'Événement*, 1^{er} décembre 1884 (*Chroniques du Diable*, p. 79).

27 *Ibidem.*

28 *Ibidem.*

29 Sébastien Roch, chap. III du livre premier, p. 604 et p. 605.

30 *“Car je suis une canaille, un être malfaisant, l'objet esclave de sales passions... Enfin, je te dirai peut-être cela plus tard... Et sais-tu pourquoi ? Parce que, dès que j'ai pu articuler un son, on m'a bourré le cerveau d'idées absurdes, le cœur de sentiments surhumains. J'avais des organes, et l'on m'a fait comprendre en grec, en latin, en français, qu'il est honteux de s'en servir. On a déformé les fonctions de mon intelligence, comme celles de mon corps, et, à la place de l'homme naturel, instinctif, gonflé de vie, on a substitué l'artificiel fantoche, la mécanique poupée de civilisation”* (*L'Abbé Jules*, chap. III de la deuxième partie ; *Œuvre romanesque*, t. I, pp. 471).

31 “L'Éducation sentimentale”, *loc. cit.* (*Chroniques du Diable*, p. 112).

32 Sébastien Roch, chap. V du livre premier (*op. cit.*, p. 645). Le verbe “enfiévrer” apparaissait déjà dans *L'Écuyère*,

Le résultat d'une semblable "éducastration", ce sont des êtres dénaturés et dépersonnalisés, inaptes à la vie de l'esprit et du corps, mais adaptés aux besoins d'une société misonéiste et niveleuse, où le conformisme est impératif et où la pensée est perçue comme une menace pour le désordre établi. Ainsi, en dépit de la "révolte" de Sébastien "contre tout ce qu'[il a] appris", "les préjugés de [son] éducation", imprégnés en lui, sont-ils indéracinables³³ : "Je ne puis, si confuse qu'elle soit encore, me faire une conception morale de l'univers, affranchie de toutes les hypocrisies, de toutes les barbaries religieuses, politique, légale et sociale, sans être aussitôt repris par ces mêmes terreurs religieuses et sociales, inculquées au collège. Si peu de temps que j'y aie passé, si peu souple que je me sois montré, à l'égard de cet enseignement déprimant et servile, par un instinct de justice et de pitié, inné en moi, ces terreurs et cet asservissement m'ont imprégné le cerveau, empoisonné l'âme. Ils m'ont rendu lâche, devant l'Idée³⁴." À plus forte raison "l'empreinte" — terme repris par Édouard Estaunié, pour intituler son premier roman, paru cinq ans après *Sébastien Roch*³⁵ — est-elle encore plus ineffaçable chez les adolescents qui n'ont pas même essayé de résister, ne fût-ce qu'en opposant, au maelström d'insanités scolaires, la force d'inertie de la paresse, forme de résistance passive dont Mirbeau écrit que, "chez les natures d'enfant, ardentes, passionnées, curieuses", elle "n'est le plus souvent qu'un froissement de la sensibilité, une impossibilité mentale à s'assouplir à certains devoirs absurdes, le résultat naturel de l'éducation disproportionnée, inharmonique qu'on leur donne" : "Cette paresse, qui se résout en dégoûts invincibles, est, au contraire, quelquefois la preuve d'une supériorité intellectuelle et la condamnation du maître³⁶."

UN ROMAN DE LA DÉFORMATION

Cette vision fort noire de l'école où l'on planifie froidement l'assassinat de tous les Mozart potentiels, Mirbeau va l'illustrer dans un roman bouleversant, *Sébastien Roch*, qu'il situe dans le collège même où il a passé quatre années de sa jeune vie. À l'origine, son projet est de présenter l'histoire d'un futur génie à partir de sa prime enfance, mais pour des raisons éditoriales, le format standard à ne pas dépasser, il se voit "forcé de le tuer" à l'âge de dix-sept ans³⁷. Du moins, avant de le sacrifier sur l'autel de la Bibliothèque Charpentier à 3 francs 50, entend-il "décrire cette âme en face de l'éducation, en face du balbutiement de sa personnalité" et laisser deviner, "par des aspirations confuses, incertaines, des élans spontanés, l'homme qu'il fût devenu plus tard" : "Cela m'avait longtemps tenté, explique-t-il à Claude Monet. Je m'étais dit : "combien de grands artistes, de grands poètes, meurent à dix-sept ans et sont perdus pour nous ?" ³⁸"

Ainsi, le génie potentiel que tout enfant porte en lui, mais que seuls les poètes et les artistes, d'après Baudelaire et Mirbeau, sont aptes à retrouver à volonté, est détruit par l'institution même qui est supposée permettre d'émanciper l'enfant du "legs fatal" de sa nature biologique pour faire de lui un être de culture. Alors qu'un roman de formation est supposé nous présenter cet arrachement progressif et douloureux à l'animalité humaine, *Sébastien Roch* constitue au contraire un roman de la déformation. On livre en pâture aux jésuites "pétrisseurs d'âmes" une âme naïve, saine et

roman "nègre" de 1882, paru sous le pseudonyme d'Alain Bauquenue et recueilli en annexe du tome II de l'*Œuvre romanesque*.

33 Georges, le narrateur de *Dans le ciel*, les compare à des "chiures de mouches", "dépôt excrémental et quotidien" sous lequel disparaissait peu à peu sa "petite personnalité", "crasse de préjugés si corrosive, qu'il est à peu près impossible de s'en débarrasser jamais" (chap. IX, pp. 60-61).

34 *Sébastien Roch*, chap. II du livre second (pp. 715-716).

35 Voir Pierre Michel, "Octave Mirbeau, Édouard Estaunié et l'empreinte", in *Mélanges Georges Cesbron*, Presses de l'Université d'Angers, 1997, pp. 209-216.

36 *Sébastien Roch*, chap. III du livre premier (p. 606). Dans son article "Pétrisseurs d'âmes" (*Le Journal*, 16 février 1901), il fait également de sa paresse une valeur : "Je devins donc un très mauvais élève, et c'est, je crois bien, ce qui put m'arriver de mieux, et ce qui me permit, plus tard, de me ressaisir" (*Combats pour l'enfant*, p. 159).

37 Lettre de Mirbeau à Paul Hervieu du 28 janvier 1889 (deuxième volume de la *Correspondance générale* de Mirbeau, à paraître).

38 Lettre de Mirbeau à Claude Monet, début février 1889 (*Correspondance avec Monet*, Éditions du Lérot, Tusson, 1990, p. 72).

porteuse d'une sensibilité artiste, qui l'expose à la "persécution" de ses maîtres et aux "brimades" de ses condisciples, et, à la sortie du collège, on n'a plus qu'un adolescent désorienté, déséquilibré, culpabilisé, à la sexualité complètement détraquée, et incapable, on l'a vu, d'élaborer une pensée originale : "Il était venu ignorant et candide ; on le renvoyait ignorant et souillé. Il était venu plein de foi naïve ; on le chassait plein de doutes harcelants. Cette paix de l'âme, cette tranquillité du corps qu'il avait en entrant dans cette maison maudite, un vice atroce, dévorant, les remplaçait, avec ce qu'il apporte de remords, de dégoûts, de perpétuelles angoisses." Et Sébastien de conclure : "On déformait, on tuait les âmes d'enfants"³⁹.

Pour rendre encore plus monstrueux "ce meurtre d'une âme d'enfant"⁴⁰ et pour susciter "un attendrissement à noyer tous les cœurs dans les larmes"⁴¹, dans l'espoir que la pitié amènera son lectorat à s'interroger, Mirbeau va mettre en œuvre un dispositif narratif efficace. Je n'en évoquerai que quatre éléments principaux.

Tout d'abord, il va compléter le viol de l'esprit et de l'âme de Sébastien, par ces "pourrisseurs d'âmes" que sont les jésuites, en imaginant le viol de son corps par son maître d'études, le diabolique et séduisant père de Kern⁴², et en étudiant "ce que cette commotion produit en lui plus tard, au point de vue de l'amour, au point de vue de la formation de ses idées"⁴³. Mirbeau n'a évidemment pas inventé ce type d'abus sexuels perpétrés par des adultes ayant autorité — en l'occurrence, la triple autorité du substitut du père, du professeur et du prêtre —, et l'actualité nous présente nombre d'exemples de prêtres catholiques violeurs d'enfants des deux sexes, auxquels la Justice commence bien tardivement à s'intéresser. Au-delà de l'anecdote tragique et émouvante, ce viol est évidemment révélateur de la tartufferie de l'Église de Rome et constitue une bonne occasion pour la démasquer publiquement afin de réduire sa capacité de nuisance. Mais ce qui importe peut-être le plus aux yeux du romancier, c'est que le viol est aussi le symbole, en même temps que le symptôme, de la grave maladie dont est atteint le système scolaire. Certes, il n'est question ici que d'un collège de jésuites, qui a ses spécificités et présente des tares qui lui sont propres ; mais il fait partie intégrante du système scolaire de l'époque, et le rappel, dès les deux premières pages du roman, des succès au baccalauréat vantés par les prospectus de l'établissement⁴⁴ vise à empêcher le lecteur de réduire la portée du roman à la simple critique du jésuitisme et de l'aliénation religieuse. Avec des variantes, aux yeux de Mirbeau, le système scolaire en général est un Moloch, et les enfants qui lui sont livrés en pâture ne sont que des proies, voire de la chair à pâtée, destinée à fournir la future chair à usine et chair à canon dont la criminelle société bourgeoise a besoin. C'est ce que suggère on ne peut plus clairement un rêve de Sébastien, dont "le symbolisme [lui] a paru curieux" : "Nous étions dans la salle du théâtre de Vannes : sur la scène, au milieu, il y avait une sorte de baquet, rempli jusqu'aux bords de papillons frémissants, aux couleurs vives et brillantes. C'étaient des âmes de petits enfants. Le Père Recteur, les manches de sa soutane retroussées, les reins serrés par un tablier de cuisine, plongeait les mains dans le baquet, en retirait des poignées d'âmes charmantes qui palpitaient et poussaient de menus cris plaintifs. Puis, il les déposait en un mortier, les broyait, les pilait, en faisait une pâte épaisse et rouge qu'il étendait ensuite sur des tartines, et qu'il jetait à des chiens, de gros chiens voraces, dressés sur leurs pattes, autour de lui, et coiffés de barrettes. Et que font-ils autre chose"⁴⁵ ?" L'école est donc

39 Sébastien Roch, chap. VII du livre premier (pp. 686-687).

40 *Ibidem*, chap. V du livre premier (p. 658).

41 Lettre à Paul Hervieu du 28 janvier 1889 (*loc. cit.*).

42 Il se pourrait bien que Mirbeau se souvienne de sa propre expérience. Quant à de Kern, il est visiblement inspiré par le fameux Stanislas du Lac, qui était le maître d'études du jeune Octave à Vannes et qui deviendra le confesseur du haut état-major pendant l'affaire Dreyfus. Voir Pierre Michel, "Octave Mirbeau et Stanislas du Lac", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 5, 1998, pp. 129-145.

43 Lettre à Catulle Mendès de décembre 1889 (deuxième volume de la *Correspondance générale*). Le viol est un thème récurrent chez Mirbeau. Il constituait notamment l'épisode central d'un roman "nègre" de 1882, *L'Écuyère* (recueilli en annexe du tome premier de l'*Œuvre romanesque*).

44 "[...] ces prospectus avertissaient aussi les familles que, par une grâce spéciale, due à la proximité de Sainte-Anne-d'Auray, les miracles n'étaient pas rares au collège, principalement vers l'époque du baccalauréat" (p. 546).

45 Sébastien Roch, chap. II du livre second (p. 724).

bien le reflet d'une société homicide, où les enfants ne sont jamais traités comme des fins, mais toujours comme de simples moyens que l'on sacrifie cyniquement à des objectifs sacralisés : la Patrie, le Salut, l'Ordre, la Propriété, le Profit. Dans sa défense prioritaire des droits imprescriptibles de l'enfant, dans une société qui n'assure pas au plus grand nombre les conditions matérielles et morales d'une vie digne, Mirbeau en arrive logiquement à revendiquer le droit au non-être et à défendre, comme Paul Robin, les thèses néo-malthusiennes⁴⁶.

Ensuite, Mirbeau a divisé son récit en deux parties séparées par une ellipse de cinq années⁴⁷, ce qui lui permet de confronter systématiquement, pour mieux les opposer, deux visages de Sébastien, avant et après le collège et le triple viol, de l'esprit, de l'âme et du corps, qu'il y a subi, afin de mieux faire ressortir les impressionnantes déformations opérées en un laps de temps aussi court. D'un côté, le pré-adolescent de onze ans, "*un bel enfant, frais et blond, avec une carnation saine, embue de soleil, de grand air, et des yeux très francs, très doux, dont les prunelles n'avaient jusqu'ici reflété que du bonheur*"⁴⁸. De l'autre, un jeune adulte de vingt ans, "*resté maigre et pâle*", dont "*le dos se voûtait légèrement*", dont "*la démarche devenait lente, indolente même*", et dont les "*yeux conservaient un bel éclat d'intelligence qui souvent se voilait, s'éteignait dans quelque chose de vitreux*" : "*À la franchise ancienne de son regard se mêlaient de la méfiance et une sorte d'inquiétude louche qui mettait comme une pointe de lâcheté dans la douceur triste qu'il répandait autour de lui. [...] À le voir passer, on eût dit qu'il fût las, toujours ; il semblait que ses membres, aux os trop longs, lui fussent pesants à porter et à traîner*"⁴⁹. La lassitude de vivre, le regard vaguement "*vitreux*" et "*louché*", la tristesse et la "*pointe de lâcheté*", la lourdeur de l'allure, tout connote la profondeur de la blessure, le vieillissement prématuré, l'usure accélérée du corps et de l'esprit, comme c'était déjà le cas, pour Daniel Le Vassart, dans *La Belle Madame Le Vassart*⁵⁰. Et, comme pour Daniel, la mort est au bout de cette déliquescence de l'être, l'armée ne faisant que parachever l'action délétère et combinée de l'école et de l'Église romaine, qui ont mortellement atteint son vouloir-vivre.

En troisième lieu, dans son récit, Mirbeau recourt à deux voix narratives différentes : le livre premier est en effet rédigé à la troisième personne par un mystérieux et anonyme narrateur, qui se permet quelques intrusions propices à la formulation de jugements⁵¹ et qui, jouissant de l'omniscience du romancier à la manière de Balzac, pénètre dans l'esprit et le cœur de Sébastien pour y lire à livre ouvert, au mépris de la crédibilité romanesque ; cependant que la majeure partie du livre second est constituée d'extraits du journal de Sébastien, choisis par le narrateur et rédigés à la première personne. L'intérêt du narrateur omniscient est de pouvoir dire ce qui relève de l'indicible, notamment les effets immédiats du viol, que la victime n'aurait jamais été en état d'évoquer⁵². L'intérêt du journal de Sébastien est de lui faire analyser lui-même avec lucidité, à la faveur de la distance temporelle, les effets à long terme de son aliénation scolaire et de sa "*violation*" : son expérience et les conclusions qu'il en tire acquièrent ainsi la force du vécu. L'alternance de ces deux types de narration et de ces deux points de vue, l'un apparemment objectif et l'autre totalement subjectif, a pour effet de fournir au lecteur une vision aussi complète et

46 Voir sa série de six articles intitulés "Dépopulation" dans *Le Journal*, en novembre et décembre 1900. Deux d'entre eux sont reproduits dans les *Combats pour l'enfant* (pp. 195-206).

47 Dans *L'Abbé Jules*, il y avait déjà une ellipse de six ans.

48 *Sébastien Roch*, chap. I du livre premier (p. 547).

49 *Sébastien Roch*, chap. I du livre second (p. 703).

50 Roman paru en 1884 chez Ollendorff sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne (recueilli, en annexe, dans le tome II de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet-Chastel / Société Octave Mirbeau, mars 2001).

51 Par exemple : "*De ces landes, de ces rocs, de cette terre barbare et souffrante, plantée de pâles calvaires et semée de pierres sacrées, émanent un mysticisme violent, une obsession de légende et d'épopée, bien faits pour impressionner les jeunes âmes délicates, les pénétrer de cette discipline spirituelle, de ce goût du merveilleux et de l'héroïque, qui sont le grand moyen d'action des Jésuites, et par quoi ils rêvent d'établir, sur le monde, leur toute-puissance*" (p. 546). Ou bien : "*Les collègues sont des univers en petit. Ils renferment, réduits à leur expression d'enfance, les mêmes dominations, les mêmes écrasements que les sociétés les plus despotiquement organisées. Une injustice pareille, une semblable lâcheté président au choix des idoles qu'ils élèvent et des martyrs qu'ils torturent*" (p. 594).

52 Le récit du viol *stricto sensu* est remplacé par une ligne de points, comme c'était déjà le cas dans *L'Écuyère* (*Œuvre romanesque*, t. I, p. 657 et p. 913).

convaincante que possible.

Enfin, conformément à ce qu'il écrivait à Catulle Mendès, en tuant Sébastien pendant la guerre de 1870, Mirbeau tâche de susciter *“un regret de sa mort, car le lecteur pourra croire que c'est un futur homme de génie qui a disparu”*⁵³. Dès le premier chapitre, il nous laisse deviner les potentialités de son jeune héros, par exemple quand il écrit que, à la veille de partir pour Vannes, *“il se surprit même à désirer cet inconnu, qui le troublait encore, mais voluptueusement, comme l'incertaine approche d'une vague délivrance”*⁵⁴, ce que Jean-Louis Cabanès commente de la sorte : *“La conscience esthétique naît dans le pathos d'une séparation : elle s'impose au moment où, contre le monde qui l'entoure, contre les codes qui régissent implicitement l'existence provinciale, l'adolescent s'affirme comme sujet”*⁵⁵. Au chapitre III, l'anonyme narrateur nous apprend que Sébastien *“s'essayait aussi à de petites descriptions du collège, à des récits de promenades, où déjà se révélait, dans la primitivité de la forme et l'éveil incomplet de la sensation, une âme curieuse et vibrante”*⁵⁶. Potentialités “artistes” que confirme sa volonté de *“ne vivre qu'en lui-même”*⁵⁷. De même, son goût pour *“la rêverie”*, son *“âme déjà trop nerveuse”*, et *“la sensibilité de ces nerfs trop facilement impressionnables”*⁵⁸, qui inquiètent le jésuite musicien, alors que c'est précisément cette impressionnabilité qui est le propre des artistes et qui fait d'eux des êtres hors normes. Or que restait-il de cette sensibilité esthétique au sortir du collège ? Pratiquement rien ! Dans son journal, Sébastien a même cet aveu, ô combien révélateur de *“toute violation”*, comme dit Mallarmé⁵⁹ : *“Je ne puis même imaginer une forme d'art libre, en dehors de la convention classique, sans me demander en même temps : «N'est-ce pas un péché ?»”*⁶⁰ Non seulement le collège, dans son fonctionnement “normal”, si l'on ose dire, lui a interdit de se livrer à son goût pour le dessin ou la poésie, ce qui eût peut-être été suffisant pour étouffer dans l'œuf sa ferveur naissante ; mais, de surcroît, il se trouve que celui qui l'a extrait un temps du borborygme scolaire pour l'initier à la poésie et à la beauté, celui qui lui a révélé la richesse du patrimoine artistique de l'Occident, n'est autre que le prêtre pervers, le père de Kern, qui s'est servi de l'émotion esthétique de son élève pour mieux le séduire et le réduire, pour *“chloroform[er] d'idéal”*⁶¹ sa petite âme innocente, et ainsi parvenir à ses fins infâmes : inversant la devise des jésuites, il va *ad angusta per angusta...* De sorte que, pour la candide victime de ce viol de tout son être, l'art ne peut désormais qu'être associé à cette entreprise mortifère.

Ainsi, le dispositif narratif adopté par Mirbeau lui permet, dans une perspective rousseauiste, de mieux opposer la nature, belle, saine et épanouissante, et la culture scolaire, qui est une dénaturation malsaine ; l'instinct infaillible, qui ne cesse de donner à l'adolescent des avertissements qu'il n'écoute pas⁶², et ce qu'il croit être la “raison”, qui ne cesse de l'égarer, car elle

53 Lettre à Catulle Mendès de décembre 1889 (*loc. cit.*).

54 Sébastien Roch, chap. I du livre premier (p. 559).

55 Jean-Louis Cabanès, Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'université d'Angers, 1992, p. 157.

56 Sébastien Roch, chap. III du livre premier (p. 592).

57 Sébastien Roch, chap. III du livre premier (p. 594).

58 Sébastien Roch, chap. III du livre premier (p. 629).

59 *“La belle colère sous les pages — est-ce un fait que vous contez, intellectuel autant qu'épisodique, toute violation — s'y distribue égale”*, écrit Mallarmé à Mirbeau le 12 mai 1890 (*Correspondance* de Mallarmé, Gallimard, t. IV, p. 105).

60 Sébastien Roch, chap. II du livre second (p. 716).

61 Sébastien Roch, chap. V du livre premier (p. 652). Mirbeau écrit aussi : *“[...] le père de Kern inclinait vers les mélancolies tendres, les pénitentes ivresses, les étreintes aériennes, les mysticismes désespérés, où l'idée de l'amour s'accompagne de l'idée de la mort, toutes choses à la fois immatérielles et charnelles, qui correspondaient avec ce qu'il y avait d'imprécis, de généreux et d'éperdu dans l'âme de Sébastien, petite âme trop fragile, trop délicate pour supporter sans ravages le choc électrique de ces nuées, et la dépravante émanation de ces poisons”* (*ibid.*, p. 643).

62 *“Un instinct de méfiance personnelle, s'ajoutant à cette règle générale, l'avait d'abord éloigné du Père de Kern, malgré les bontés notoires de celui-ci”* (p. 641). *“Pourquoi l'approche du Père de Kern lui causait-elle un embarras si violent, une sorte d'instinctive et bizarre répugnance”*... (p. 646). *“Par quelle déviation cérébrale, au moyen de quel corrupteur pressentiment, cette idée d'un crime insoupçonné, et pourtant inévitable, était-elle entrée en son imagination et s'y cramponnait au point qu'il n'avait plus la force de l'en chasser ? Il se raisonna”*... (p. 647). ... *“il perdait, de jour en jour, d'heure en heure, sans le sentir, sans le voir, l'orientation de son équilibre moral, la santé de*

n'est en réalité que la voix de son maître, que le résultat d'un bourrage de crânes et d'une aliénation irréversible. De sorte qu'au terme du récit et du sacrifice inutile de Sébastien⁶³, un lecteur apitoyé et non aveuglé par les préjugés religieux et par "l'empreinte" de son éducation, devrait être disposé à faire siennes les conclusions mêmes du romancier.

QUELLES ALTERNATIVES ?

Est-ce à dire pour autant que Mirbeau n'est qu'un disciple falot de Jean-Jacques ? Ce serait méconnaître la profondeur de ses analyses et les ambiguïtés de son œuvre.

Certes, il est bien, dans son œuvre romanesque, un personnage exceptionnel et inoubliable qui se réfère à l'auteur de l'*Émile* et qui essaie de mettre en œuvre, à sa manière, les principes de "l'éducation négative" préconisée par Rousseau jusqu'à l'âge de douze ans : l'abbé Jules. Considérant que tout être humain est capable de sentir bien avant de penser, et que, dans la perspective empiriste et sensualiste de Locke et de Condillac, nos pensées ne sont jamais que des stades plus sophistiqués de sensations qui ont été combinées et traitées, Jean-Jacques et Jules accordent la priorité à l'épanouissement physique de l'enfant, qui, avant d'acquérir des connaissances livresques, doit donc développer librement son corps, sa sensibilité, son sens de l'observation et toutes ses dispositions naturelles. Ils se méfient comme de la peste des livres, qui ne font qu'abrutir, ennuyer et dégoûter les "pauvres potaches". Ainsi, Jules reçoit-il son neveu Albert pour lui donner sa "première leçon" : "— *Qu'est-ce que tu as là, sous le bras ?* / — *Ce sont mes livres. / Il les prit, les examina rapidement et les lança dans l'espace, l'un après l'autre. Je les entendis retomber lourdement derrière le petit mur qui entourait la cour. / — Sais-tu encore quelque autre chose, me demanda-t-il. / — Non, mon oncle... / — Eh bien ! mon garçon, va dans le jardin... Tu y trouveras une bêche... Bêche la terre... Quand tu seras fatigué, couche-toi dans l'herbe... Va ! / Ce fut ma première leçon*⁶⁴." Par opposition à ce qu'il considère comme une saine éducation, Jules de tirer un bilan complètement négatif de sa propre "éducastration" : "[...] *dès que j'ai pu articuler un son, on m'a bourré le cerveau d'idées absurdes, le cœur de sentiments surhumains. J'avais des organes, et l'on m'a fait comprendre en grec, en latin, en français, qu'il est honteux de s'en servir... On a déformé les fonctions de mon intelligence, comme celles de mon corps, et, à la place de l'homme naturel, instinctif, gonflé de vie, on a substitué l'artificiel fantoche, la mécanique poupée de civilisation, soufflée d'idéal... l'idéal d'où sont nés les banquiers, les prêtres, les escrocs, les débauchés, les assassins et les malheureux*⁶⁵..."

Mais le rousseausime professé par Jules est-il à mettre au compte du romancier ? Ce n'est pas évident. S'il est indéniable qu'il a beaucoup de sympathie pour sa prodigieuse créature — comme il en aura pour la sadique Clara du *Jardin des supplices* — et qu'il lui a donné nombre de ses traits et de ses idées, il est tout aussi indéniable que Jules n'est pas pour autant son porte-parole et que Mirbeau a conservé toute sa distance critique à l'égard d'un personnage dont les contradictions sont patentes. Ainsi Jules, qui condamne les livres, fait-il lire à son neveu du Pascal et du Spinoza, auquel le gamin ne peut évidemment rien comprendre, et passe-t-il la plupart de son temps enfermé dans sa mystérieuse bibliothèque, au milieu de ces livres qu'il vilipende⁶⁶ (il y a d'ailleurs contradiction entre la constitution même d'une riche bibliothèque, acquise au prix de sacrifices pécuniaires, et son rêve d'une vie naturelle débarrassée de la contamination de l'instinct par la littérature) ; alors qu'il manifeste son horreur des prêches, il ne cesse de prêcher à son tour, en

son esprit, l'honnêteté de son instinct" (p. 652). "Pourquoi s'être laissé reprendre, malgré son instinct divinateur, aux paroles berceuses de cet homme, à ses conseils empoisonnés, à ses poésies, à ses tendresses qui masquent le crime ?" (p. 659).

⁶³ *Dans la vieille rue*, roman écrit comme "nègre" en 1885 et paru sous le pseudonyme de Forsan, était déjà le récit d'un sacrifice inutile (il est recueilli en annexe du tome II de l'*Œuvre romanesque*).

⁶⁴ *L'Abbé Jules*, chapitre II de la deuxième partie (*Œuvre romanesque*, t. I, pp. 468-469).

⁶⁵ *Ibidem*, chap. III de la deuxième partie (*op. cit.*, t. I, p. 471).

⁶⁶ "[...] *ces livres contiennent tout le génie humain... Les philosophies, les systèmes, les religions, les sciences, les arts sont là... Eh bien ! mon garçon, tout ça ce sont des mensonges, des sottises, ou des crimes...*" (*ibidem*, p. 473).

débitant des “*tirades d'un anarchisme vague et sentimental*”⁶⁷, dont Mirbeau sait tout ce qu'elles ont de flou et d'insuffisant ; alors qu'il condamne le système bâton-carotte qui sert au dressage des enfants, il le met en œuvre, en se contentant d'en inverser les termes, en récompensant l'ignorance comme si elle était une vertu ou un progrès⁶⁸ ; alors qu'il dénonce les déformations que la société inflige aux esprits, il ne fait rien pour former celui de son neveu, se contentant d'alterner “*courses dans le jardin*”, “*exercices de toute sorte, violents et continus*”⁶⁹ et propos décousus inintelligibles par le jeune Albert. Malgré qu'il en ait, l'abbé Jules est beaucoup trop dogmatique, incohérent et brouillon pour pouvoir servir de modèle. Et même, on pourrait plutôt voir dans sa pratique pédagogique l'exemple de ce qu'il ne faut surtout pas faire...

Le véritable modèle, on le sait, Mirbeau le trouvera chez Paul Robin, néo-malthusien comme lui, qui dirige l'orphelinat de Cempuis et qui sera relevé de ses fonctions le 31 août 1894 par le ministre Georges Leygues, au terme d'une violente campagne menée par les cléricaux, “*sous la double pression des prêtres et des panamistes*”, au nom de “*la morale chrétienne*” et de “*la raison d'État*”, de “*la religion d'amour et de la Révolution, unies, aujourd'hui, dans un même esprit de ténèbres*”⁷⁰. De fait, Paul Robin, à en croire son thuriféraire, a le grand tort de semer parmi les enfants “*joie*”, “*santé*” et enthousiasme : “*Rien que des joues fraîches, des corps souples, et des regards heureux qui ignorent les curiosités impures et la déprimante tristesse des mystères cachés*”. Comment s'y prend-il pour obtenir un aussi édifiant résultat ? Tout d'abord, il tente d'aider ses élèves à devenir eux-mêmes et à “*trouver le bonheur en soi-même*”, au lieu de n'être que des copies conformes et de mener une existence larvaire. Ensuite, il les arme “*pour le travail et la vie sociale*” : d'une part, en les protégeant “*contre les disciplines esclavagistes de l'autorité*” et “*contre les déceptions énervantes des religions*”, bref en les aidant à devenir des citoyens lucides qui ne se laisseront pas facilement manipuler ; d'autre part, en réhabilitant le travail manuel, en en faisant “*une foi*” et en illuminant “*le plus vulgaire des métiers d'une belle lueur, d'une radieuse flamme d'idéal*”.

Ainsi, selon Mirbeau, ce pédagogue idéal — et visiblement idéalisé pour les besoins de la cause — parvient à former des êtres complets. Non seulement des esprits sains, non gavés de connaissances inutiles, dans des corps physiologiquement et sexuellement sains, selon l'idéal grec-romain, ce qui est déjà beaucoup ; mais aussi et surtout ce qu'il appelle de “*vrais hommes et de vraies femmes*”, c'est-à-dire des individus dotés d'une personnalité unique, d'une éthique élevée et d'une conscience civique, en même temps que d'une habileté manuelle qui leur garantisse un métier et qui ennoblisse leur existence. Inhabituellement optimiste, pour mieux persuader ses lecteurs, il en arrive même à conclure qu’“*il n'est pas téméraire d'espérer qu'il [puisse] sortir de cet admirable système toute une rénovation dans les conditions sociales*” : “*Élever l'ouvrier jusqu'au rôle de créateur conscient, donner à sa vie l'intérêt de toute une recherche, de tout un rêve d'artiste, quoi de plus beau*”⁷¹ ? Certes, mais il est douteux que les politiciens de la pseudo-République et les cléricaux soient pressés de voir réaliser un rêve qui leur ferait perdre toute emprise sur les âmes. Et le terme même de “*rêve*” employé par le chroniqueur témoigne de sa lucidité désespérée⁷² : il sait pertinemment qu'il s'agit là d'une utopie, et il se contente, pour sa part, d'indiquer une direction.

En attendant cette indispensable, mais improbable révolution culturelle dont il rêve, et alors

67 *Ibidem*, p. 471.

68 “— Comment dit-on feu en latin ? me demandait mon oncle, lorsque je rentrais dans la maison, suant, soufflant, tout embaumé de fraîches odeurs d'herbes. / — Je ne sais pas, mon oncle. / — Très bien ! faisait l'abbé, en se frottant les mains avec satisfaction... Parfait !... Et comment écrirais-tu hasard ? / Je réfléchissais un instant, et épelant le mot : / — H...a... Ha... z... / — Z... z !... à la bonne heure !... Madeleine ! Madeleine !... Donnez une tartine de confitures à M. Albert” (chap. III du livre second, p. 472). Résultat : “Depuis un an que je suivais les bizarres cours de l'abbé Jules et de Madeleine, j'avais complètement oublié le peu de latin que m'avait enseigné le curé Blanchard. L'orthographe, l'arithmétique, l'histoire de France, n'étaient plus que des souvenirs déjà vieux, effacés” (*ibid.*)

69 *Ibidem*, p. 471.

70 “Cartouche et Loyola”, *Le Journal*, 9 septembre 1894 (*Combats pour l'enfant*, pp. 140-141).

71 *Ibidem*, p. 142.

72 Voir Pierre Michel, *Lucidité, désespoir et écriture*, Société Octave Mirbeau / Presses de l'Université d'Angers, 2001.

qu'il avançait encore masqué, Mirbeau préconisait, dès 1884, dans la lignée proclamée de Montaigne, "*des études générales bien faites et librement faites*", c'est-à-dire sans examens, ni bachotage, ni programmes imposés, qui forment "*l'esprit et le cœur*", qui évitent toute spécialisation prématurée et qui permettent à l'élève d'acquérir "*le sens commun, l'esprit juste et l'esprit de justice, un peu de raison et un peu de cœur*". Et, dans la lignée de Rousseau, anticipant l'abbé Jules, il demandait à son élève fictif, Emmanuel : "*Ce que je te demande, c'est de grandir tout simplement, de t'étendre et de t'amplifier dans le vrai et le bon par ton esprit, comme dans l'espace par ton corps. cela suffit parfaitement jusqu'au terme naturel de la croissance*⁷³".

CONCLUSION

Ainsi, tout au long de sa carrière journalistique et littéraire, Mirbeau a fait preuve d'une étonnante persévérance. Que ce soit dans ses articles ou dans ses romans, sous sa signature ou sous pseudonyme, sous le ministère Waddington, en 1879, ou sous celui du "petit père Combes", en 1904, il n'a cessé de stigmatiser l'école de son temps, qu'il juge normalisatrice, et qui, selon lui, émascule, crétinise et fabrique des larves humaines, et de plaider pour une pédagogie nouvelle, permettant de forger des êtres complets, des esprits libres et des citoyens lucides. Il est également remarquable que, tout en étant engagé dans le combat libertaire et anticlérical, il n'ait jamais cédé au manichéisme : ainsi, dans *L'Abbé Jules*, il n'hésite pas à présenter une incarnation caricaturale de ses propres idées rousseauistes ; et, dans ses articles de *L'Humanité*, il dénonce le cléricisme sous-jacent de nombre d'écoles publiques, mais qui ne sont pas vraiment laïques, parce qu'elles restent soumises à l'autorité des notables et dépendantes de ministres peu soucieux de diffuser "*un enseignement rationaliste et matérialiste*⁷⁴".

Mais il est clair que les chroniques, les reportages et les articles polémiques, d'une part, et les romans, d'autre part, ne mettent pas en œuvre les mêmes modalités. Le roman, sous peine de tomber dans le prêchi-prêcha ou dans l'idéalisme édifiant qui suscite ses sarcasmes, voire dans l'utopie, ne saurait ni présenter des pédagogues modèles idéalisés, tels que Paul Robin, ni développer une analyse critique argumentée de l'école : c'est à travers le regard, les propos et l'expérience de personnages fictifs tels que Jules et Sébastien que le lecteur est incité à tirer de lui-même les conclusions que le texte se contente de suggérer.

Pierre MICHEL
Université d'Angers

73 "Baccalauréats", *loc. cit.*

74 "Propos de l'instituteur", *L'Humanité*, 31 juillet 1904 (*Combats pour l'enfant*, p. 181).